

Facebook mort ou vif

Deuils intimes et causes communes

Facebook shows off Life and however gives a considerable Place to Death

Sophie Pène



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2617>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2617

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 91-112

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sophie Pène, « Facebook mort ou vif », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 09 novembre 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2617> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2617

SOPHIE PÈNE

École nationale de création industrielle, Paris Design Lab
Centre d'étude de l'écriture, CNRS-EHESS, Paris
sophie.pene@ensci.com

FACEBOOK MORT OU VIF. DEUILS INTIMES ET CAUSES COMMUNES

Résumé. — *Facebook* compte 500 millions d'inscrits. Au premier regard, exposition de la vie, le réseau social montre la prégnance de la mort. Trois genres d'annonces sont analysés. Les faire-part : un membre annonce la mort d'un proche; les malaises dans la communication : quelqu'un est mort, sa page existe encore, et les commémorations consécutives à des catastrophes, à des accidents, à des crimes, à des maladies. L'étude rend compte des débats sur le statut des données numériques des morts, enjeu affectif et symbolique. Elle s'attache au rôle des mémoriaux, qui montrent à l'œuvre une morale des réseaux sociaux, la sensibilité et la responsabilité. En devenant un cimetière global, *Facebook* se constitue comme un lieu de socialisation numérique auquel personne ne peut se soustraire. De ce fait, les morts – sous leur forme numérique ou par leurs banques de données – constituent une force d'influence dont on peut se demander comment elle sera orientée.

Mots clés. — Réseaux sociaux, média sociaux, mort, morts, banques de données numériques, cimetière numérique, mémoriaux.

Depuis septembre 2006, *Facebook* s'est développé avec une grande rapidité, souvent soulignée¹. Au premier chef, l'administration de *Facebook*, alimentant les observateurs en données quantitatives spectaculaires, tend le miroir et prétend que nos liens se réfléchissant dans leur forme numérique subiraient un véritable transfert, passant de la voix, du toucher, de la mimique, à une expression digitale, composée d'images, de courtes phrases contextuelles, de géolocalisations. Les 500 millions d'inscrits ont en moyenne 130 contacts. Ils ont créé 900 millions d'objets (pages, groupes, événements). Ils consacrent 700 billions de minutes à leurs face-à-face digitaux² par mois. Le sentiment du glissement de la vie sociale vers l'activité digitale, ou de son doublement, est commodément traduit par l'expression « identité numérique », qui rassemble des questionnements divers : la *privacy*, suspendue à la normativité des architectures techniques (Lessig, 2004, 2009) et son pendant, une société de contrôle fondée sur le trompeur sentiment de liberté sur le *Web*; l'expressivisme (Allard, 2005, 2007, 2008) produisant des identités agrégatives, faits subjectifs instables composés des liens multi-sémiotiques (flux RSS, citations, dialogues, images) qui font de notre identité un *mashup*, un collage fugitif; alors a pris sens une relation inattendue entre subjectivité et documentation, psychologie des émotions et sciences des bibliothèques (Ertzscheid, 2009), un « design de la visibilité » (Cardon, 2008) traduisant les stratégies d'ostentation et de secret des individus, quant au faire et à l'être. Ceux-ci s'adonneraient sur le *Web* à une nouvelle fonction sociale collective, un design de soi, mené au fil des ans et lisible dans l'après-coup de l'activité, créant une empreinte numérique, polluante et mesurable à l'instar d'une empreinte carbone. Sous cet angle, la présence numérique est une prison, un cénotaphe, une indestructible bibliothèque de fantômes. Ainsi s'est imposé le « droit à la déconnexion » (de la Porte, 2009), comme une résistance à la cyberdépendance de nos identités, en synchronie pour l'alternance entre travail et loisir, en diachronie pour le passage de vie à trépas.

Si le sentiment d'être soi s'adosse à l'expression numérique, si les traces numériques sont censées illustrer notre subjectivité, l'angoissante hypothèse d'une identité post-humaine (Besnier, 2009) se profile alors. Cette hypothèse n'est toutefois qu'un jeu de l'esprit et n'emprunte rien à la biologie synthétique. Elle révèle simplement l'étrangeté d'une présence persistante, documentaire et communautaire qui pourrait se poursuivre après la mort biochimique, réalité déjà inscrite, il est vrai, dans l'ordinaire exercice de la mémoire et dans notre capacité à discourir sur les disparus. Cette confusion des états rapproche en un tableau baroque l'exposition de la vie, de la futilité, de l'insouciance, qui caractérise la sociabilité juvénile sur les réseaux sociaux, et la sourde prégnance

¹ Mes remerciements vont à Calixte Tayoro, pour la discussion passionnée du sujet, et à Clémence Pène, ma lectrice créative, ainsi qu'à Antonio Casilli et Gérard Dantec, qui m'ont offert idées et sources.

² Ces chiffres (08/2010) sont actualisés sur la page « Salle de presse » de *Facebook*. Voir : <http://www.facebook.com/press/info.php?statistics>.

de la mort, qu'il s'agisse, métaphoriquement, de la destruction des données ou de la représentation de la mort réelle, son annonce, son constat, sa déploration. Sujets de discussion courants sur le Web, la mort numérique et le discours numérique sur la mort humaine témoignent que l'identité numérique s'applique maintenant à des situations anthropologiquement essentielles, la vie, la mort, les changements d'états. Trois situations sont retenues dans l'étude qui suit :

1. Les faire-part : un membre annonce – ou n'annonce pas – la mort d'un proche.
2. Les malaises dans la communication : quelqu'un est mort, sa page existe encore.
3. Les commémorations de morts en nombre (catastrophes naturelles, industrielles ou criminelles) ou de morts de la même cause (maladies, suicides, délinquance, accidents).

Le thème semble homogène – « mourir » est assez clair – mais des variations de sens et de fonction existent. L'annonce privée d'un décès met à l'épreuve les usages numériques. Le savoir-vivre social-numérique se cherche. La seconde situation souffre aussi d'une absence de tradition. Que fait-on des données numériques personnelles quand quelqu'un meurt? En 2009, pour régler des incidents indécents, Facebook a établi une procédure de déclaration. Mais en 2010, cette procédure n'est ni systématique, ni aisée. Les quiproquos perturbants persistent. Le sentiment que quelqu'un est vivant est désormais aussi donné par les signes de son activité numérique. Comment devient-on certain que quelqu'un est mort quand la communication indirecte domine? La dernière étude s'attache aux dizaines de milliers de pages commémoratives qui expriment un positionnement explicite de Facebook³ : prétendre aider à comprendre la complexité du monde, à supporter son instabilité et sa violence, à réagir et à se réunir pour des actions collectives (Abram, 2006).

Une première hypothèse porte sur la fonction de la mort comme thème de discours et d'action, et pratique numérique : elle représenterait le *pathos*, une *aisthesis* des réseaux sociaux. Son importance sur Facebook témoignerait d'un travail public et collectif sur la responsabilité et la solidarité, les « sociétés assiégées » (Bauman, 2002) tentant de formuler leur morale globalisée, dans les conditions contemporaines d'instabilité, d'incertitude et d'anxiété. La seconde hypothèse concerne le sens de ce que tissent deux extrêmes, le pire du corps, la mort, et l'excès du digital, la vie numérique. Le « je-tu » est le maillon d'un front communicationnel intrinsèquement lié à la gestion des données numériques qui modifie les notions d'identité et de présence. La troisième et dernière hypothèse s'intéresse à la pragmatique des réseaux sociaux. L'activité humaine (de perception, d'affection, d'exploration, d'interprétation) en est le moteur.

³ Sous la rubrique « histoire », le service de communication de Facebook publie des témoignages classés (entre autres catégories) en « causes », « santé », « souffrance », « paix », « catastrophes naturelles », « groupes de soutien », « forces armées », « lutte contre la criminalité ».

Cette exposition, cet « appareil expressif », selon une formule empruntée à Pierre-Damien Huyghe (2009), rendrait tangibles des phénomènes invisibles qui sont une matière anthropologique énigmatique. C'est à cette production, à cette parution, qu'il convient de s'intéresser dans l'observation des réseaux sociaux.

Pour traiter ces différentes formes de l'annonce de mort, trois corpus ont été constitués. Les deux premiers sont fondés sur un réseau existant de 250 relations (publiants ou non publiants). Une exploration de la totalité des messages sur les six derniers mois montre que la mort représente une part infime des thèmes explicites de messages, même en tenant compte des réactions à des morts de personnes publiques. Dix échanges caractéristiques d'une annonce de décès et de ses commentaires ont été retenus. La seconde analyse est une extraction de ce même réseau et porte sur la revue des messages de dix auteurs sur une durée de deux ans (une moyenne de 1000 messages par auteur entre avril 2008 et avril 2010). Les critères de sélection de ces dix auteurs sont : la régularité de publication (au moins 5 messages hebdomadaires) ; l'étendue des fonctionnalités utilisées : statut (sur le profil), lien, photos, déclaration de nouveaux « amis », messages (sur le mur), jeux, scores, cadeaux, reroutage de comptes *Twitter* ou *Foursquare*, tous ces messages étant publics ; une position de personnalité publique, utilisant *Facebook* comme un support de développement intentionnel de visibilité, commentant les événements au sein de ses sphères d'intérêt, exposant sa vie dans sa globalité, ses rencontres professionnelles et amicales, les deux s'entremêlant, sorties, voyages, visites, expositions, explorations et découvertes. Les énoncés retenus concernent des décès de personnes publiques et de personnes connues dans les sphères d'intérêt considérées (les questions techniques, sociales, politiques et économiques associées au *Web*, les agences numériques, la presse, l'Université, les arts et les spectacles, la littérature, la vie politique). Le troisième et dernier corpus est constitué des résultats de recherche par mots clés du champ lexical de la mort, en français, en anglais et en allemand. Il comprend des pages commémoratives, des groupes d'intérêt (à la suite d'accidents majeurs, d'attentats, de morts en série ou par les mêmes causes, groupes de prophylaxie du suicide et de la dépression). L'ensemble est complété par 5 entretiens. L'exposé des résultats conduit le lecteur des annonces de deuil intime à la réflexion sur une sorte de travail des morts, leur contribution à la cohérence des réseaux sociaux, par le maintien de leurs écrits, malgré le décès des auteurs. Ces morts digitaux révèlent à la fois une symbolique des données numériques et une éthique des réseaux sociaux.

Annoncer la mort d'un proche

Le faire-part de décès n'a pas de forme bien identifiée dans les réseaux sociaux. Les énonciateurs qui veulent annoncer un décès font face à trois obstacles :

1. Il est difficile de trouver comment parler d'événements douloureux quand le format de la communication privilégie le dialogue direct tout en le rendant public.
2. Les amorces des messages sont le plus souvent des affects (tristesse ou gaieté, enthousiasme ou dépression), quels qu'en soient la cause ou le degré. L'absence de nuance provoque des quiproquos.
3. On constate que « se confier en public » est un genre discursif soumis à une double contrainte, qui met en question la pertinence de ce type de médias pour les émotions intenses.

L'affaire commence par un malentendu. Contrairement à l'exhibitionnisme qu'on lui prête, le dispositif de *Facebook* admet mal les sentiments personnels et les affaires privées. « Machine à communiquer » (Perriault, 1989), c'est une dynamique de relation. Le « je-tu » est un artefact de diffusion (d'informations, d'interprétations, d'explorations des tendances techniques, comportementales, politiques). Il stimule un front communicationnel en permanence actif, où coulent deux sources : le signalement de documents pertinents pour la sphère d'intérêts partagés d'une part, le dialogue à deux mais public, d'autre part. Les thèmes dominants (le travail, le loisir, le sport, le jeu, les engagements, la famille) et les modalités affinitaires marquent une visée unique, maintenir la relation, la garantir par une gigantesque énergie phatique. C'est la forclusion⁴ de l'intime qui sera le premier point d'entrée, légèrement paradoxal. Dans une mise en scène euphémisée de la vie banale (visages souriants, familles, fêtes, amitiés, voyages), l'annonce de mort n'a pas de forme, et les efforts pour lui en donner sont un forçage relationnel et stylistique.

La chronique de soi

Pour exister en tant que « je », il faut « créer un profil » (date de naissance, sexe, état – marié, relation libre, célibataire –, métier, options politiques, cursus, sites *Web* de référence). On peut tout dire ou ne rien dire, tout montrer ou ne rien montrer. Tout, hors le nom propre réel⁵. L'identité n'est pas vérifiée, mais son authenticité servant la reconnaissance par autrui, elle est nécessaire à un réseau

⁴ Traduction par J. Lacan du terme freudien *die Verneinung*, la dénégation. Est forclos ce qui, exclu du symbolique, est exposé à revenir dans le réel. La forclusion est un vide, un trou dans le tissu. L'objet évité réapparaît toujours. C'est dans cet esprit qu'on peut parler d'une forclusion de la mort, des morts : pas de récits, pas de faits. Mais une orientation du réseau social qui met la mort au centre (thématiques de la disparition, du deuil, des catastrophes).

⁵ L'anonymat est impossible. Le pseudonyme est traqué. Des contrôles automatisés de vraisemblance bloquent l'enregistrement de nombreux noms qui « pourraient être des pseudonymes ». Un membre veut changer de nom, en raison de son activité professionnelle, en gardant la même page : « J'ai eu presque plus de mal que pour faire une carte d'identité, il me refusait tous les noms, tout ce qui aurait pu être diminutif ou nom fabriqué, pas toujours de façon pertinente, loin de là ». Authenticité fondée sur le vraisemblable plus que sur le vrai.

personnel (« X veut devenir votre ami »). Tout concourt à donner le sentiment de la vie en cours. On dit à tout moment ce que l'on est en train de faire, de dire, de lire, de penser; documents à l'appui (photo, URL, vidéo). Chaque action laisse l'indication de l'heure et de l'intervalle (« Il y a 6 heures dim. 12 h 30. 22 jul. »). De nouvelles applications, telles *Foursquare*, géolocalisent, rendant proche le lointain (« *Krzysztof just checked-in @Pl. Inwalidow Warszawa, Mazowieckie* »), et exotique ou ludique le proche (« *Clemence just became the mayor of Eglise d'Auteuil* ») et renforçant la traçabilité des faits et gestes! Ces données donnent prise au regard d'autrui. C'est une configuration de l'intersubjectivité. Les objets ainsi offerts (photos, propos) font découvrir et considérer des façons différentes d'être, de penser, d'agir; de passer le temps. Les échanges trouvent leur caution dans un cadre déictique (on ne sait de l'espace-temps que ce qui sert à situer l'énonciateur et à comprendre le sens d'un énoncé). Le silence, la passivité, l'absence confinent à la disparition. Les algorithmes calculent la fréquence des messages échangés. Si deux membres d'un même réseau n'échangent pas ou plus de messages, une alerte s'affiche sur la page « Il y a longtemps que vous n'avez pas de nouvelles de X, faites-lui signe ». Dans ce dispositif, la mort étant un cas particulier d'inactivité de la page, telle le Vaisseau fantôme, la page d'un ami mort peut surgir; son visage souriant apparaissant comme s'il sollicitait un contact. La page, un neutre, un « ça », se présentant pour recréer un « tu ». Car le socle de *Facebook* est un « je » confronté à des « tu ». La troisième personne concerne l'objet tiers, le propos, ce dont on parle, dans un second temps, après avoir posé ce que l'on est et ce que l'on ressent⁶. Cette mécanique communicationnelle fait qu'un décès est exprimable plus qu'annonçable. Sur *Facebook* pas plus qu'ailleurs, « je » ne puis dire « je suis mort ». Sans doute pourrais-je écrire « je me sens mourir », « je vais mourir », « je meurs », mais la contrainte d'expression euphémisante donnerait à de tels énoncés une réception antiphrastique et comique. « Je » ne dira pas davantage « tu » es mort. On annoncera plus facilement les naissances. Elles sont le flux de la vie : « Je vais avoir un bébé », « ça y est, ils sont là. 2 petits gars ». Là aussi, les codes expressifs proposent des périphrases : par exemple « Petit habitant sous le nombril » (sic), échographie à l'appui en guise de « portrait » identitaire (statut attesté, 05/2010). On parle de son humeur; mais jamais de maladie chronique et grave. Tout se dit à demi-mot, pour peu que l'on connaisse dans la vie réelle la personne concernée. (« Bon courage

⁶ Ce fonctionnement est constitutif de l'interaction linguistique qui fait du « il » une non-personne. Mais quand le propos concerne la mort, le modèle « je me sens mal parce que quelqu'un est mort » renforce l'effet d'un déplacement de l'essentiel vers un objet tiers et peu visible. « Dans les deux premières personnes, il y a à la fois une personne impliquée et un discours sur cette personne. "Je" implique celui qui parle et implique, en même temps, un énoncé sur le compte de "je". Disant "je", je ne puis ne pas parler de moi. À la deuxième personne, "tu" est nécessairement désigné par "je" et ne peut être pensé hors d'une situation pensée par "je"; et, en même temps, "je" énonce quelque chose comme prédicat de "tu". Mais de la troisième personne, un prédicat est bien énoncé, seulement hors du "je-tu"; cette forme est ainsi exceptée de la relation par laquelle "je" et "tu" se spécifient. Dès lors la légitimité de cette forme comme personne se trouve mise en question » (Benveniste, 1966 : 288).

ma petite bichette pour les 14 semaines qui viennent. » « Plus que 3 séances! Vivement mai! », Facebook, messages du 12/03/10). Les maladies dont on parle sont les rhumes, les gripes, les gastroentérites, comme d'obstacles déplaisants mais légers et comiques (« N'attrapez pas ma gastro sur le réseau », Facebook, message du 15/04/10)

Ce que l'on ne sait dire

Ces énoncés à la cantonade suscitent des réponses, qui animent la scène de l'intersubjectivité (« Quelle bonne nouvelle, comme tu dois être heureuse » « Vous êtes trop beaux tous les deux! »). Ce dialogue publicisé, face à la multitude des observateurs (un réseau actif a de 250 connexions à plusieurs milliers) répond aux contraintes d'une conversation à deux destinée à être lue par tous, suggérant une pratique rhétorique qui combine l'atténuation et l'allusion avec l'emphase. L'annonce est centrée sur ce que l'endeuillé ressent. Cet exemple témoigne de la nécessité d'adoucir l'annonce par une manipulation du dialogue :

- *Bad dad day.*
- Mais pourquoi? Que se passe-t-il mon petit chat?
- Nous avons perdu notre papa cette nuit.
- Ah je suis désolée pour toi, je te souhaite beaucoup de courage.

(Alice G., dialogue recueilli sur un « mur⁷ » Facebook, 07/03/10)

L'affect est banal (être triste) et admis, l'interpellation permet de le requalifier dans un contexte d'intensité exceptionnelle. Le focus est mis sur l'endeuillé, pour s'ouvrir ensuite à l'événement, suscitant ensuite des messages compassionnels multiples. Quelques jours plus tard, la même jeune femme écrit :

- Cela s'arrêtera quand, la galère!
- Quoi encore, qu'est-il arrivé?
- Maintenant les deux petits ont la varicelle

(Alice G., dialogue recueilli sur Facebook le 18/03/10)

La dissonance (régularité de l'émotion, disproportion des causes avancées) montre la pauvreté des ressources (énoncés contingentés, conventions d'expression des affects, amplifiant les petites choses et neutralisant la gravité) mais aussi l'organisation des récits en étoile autour des affects, fatigues, chagrins, anxiétés d'un sujet, traités sur le mode mineur. Sobrement mais toujours sur son « mur », la sœur de cette jeune femme écrit à la même date que le premier message cité mais un peu plus tard dans la journée : « Triste ». L'événement est sans doute déjà connu et les messages seront des messages de condoléances

⁷ Le *Wall* ou mur est une fonctionnalité qui permet d'écrire un message adressé à une seule personne qui, à la différence de la messagerie, est public. Comme si l'on écrivait un message pour vous sur le mur qui est sous vos fenêtres.

attendus : « Je suis avec toi de tout mon cœur dans cette épreuve très difficile ». Autre type de discordance dans un second exemple :

- « Lâcheur! On t'a attendu.
- Je n'ai pas pensé à te prévenir; j'ai dû aller à l'enterrement de mon grand-père.
- Pas drôle, c'était où? »

(Vincent D., dialogue du 15/04/2010)

Le blanc de communication aboutit à une investigation quant à l'endroit où a eu lieu l'événement⁸, contournement traduisant l'embarras expressif et sa résolution.

Faire comprendre plutôt que faire part

En guise de statut, une femme écrit le texte d'un dialogue simulé (Christiane L., statut attesté le 23/06/2010) : « Tu me demandes si je vais bien. Non. Mais ce serait trop compliqué à expliquer alors disons que je vais bien ». Qu'on lise ce statut comme la citation d'un dialogue, érigée en aphorisme, et destinée à exprimer une ambivalence face au grand public du réseau, ou comme le résumé imaginaire d'un dialogue possible faisant des « ils » du réseau un « tu » générique, il résume une posture obligée d'énonciation : une adresse, au présent, portant sur des états (humeurs, émotions) simplifiés et euphémisés, traitée par une réponse unique (pas de tours de paroles, peu de dialogues dépassant la paire, pas d'échanges enchâssés). Dans ce mode de faire-part détourné, complexe et frustrant, il faut lire une expérimentation de forme, qui compose entre souffrance intime et visibilité publique. Le savoir dire n'est pas disponible.

Peter X., un jeune Américain au réseau de 2 000 personnes (il a séjourné comme étudiant à NYU et *Brown University*), praticien expérimenté, fait le choix de ne rien afficher du décès de son père. Mais ses nombreux amis éditent des messages de condoléances, qu'il efface sans relâche des semaines durant. La seule marque de son deuil est la transformation de sa photo en un écran noir. La dissonance tient dans le manque d'attention des amis, qui ne décèlent pas son refus d'exposer le chagrin. Ces tentatives expressives montrent la difficulté du faire-part. Le support valorise une scène publique de dialogue centrée sur le ressenti. Mais il ne faut pas s'y tromper. Les usagers expérimentés différencient l'intime figuré et l'émotion réelle. L'observation réciproque dégage petit à petit un code implicite des bonnes manières, qui ménagent et l'éditeur et le lecteur. Les explications sur cette mobilisation de l'intime et sa mise en scène sont au cœur des travaux sur les réseaux sociaux (Cardon, 2008; Boyd, 2009; Casilli, 2010). L'expression de l'intimité sert à définir les mailles d'un front de communication et non à

⁸ On sait que le questionnement sur le lieu (t'es où?) est la première question posée pour caler une communication par téléphone mobile. De même, sur les réseaux sociaux, l'élucidation de la localisation concrétise un ressenti partagé.

partager des chagrins : la réaction plutôt que l'émotion. Si le deuil privé est aussi difficile à dire que nécessaire à exprimer, qu'en est-il d'autres annonces, indirectes également, celles des pages *Facebook* de morts-vivants, les pages au présent d'un temps passé ?

Les morts floues

Dans la vie quotidienne, on ressent la mort de quelqu'un par le manque. Quelque chose évoque une personne, et celle-ci n'est plus là. Sur *Facebook*, c'est l'inverse. Quelqu'un devrait manquer et il est là. La présence discursive d'un défunt prend de court. Sa page numérique persiste et devient un objet de discussion. Une telle situation, courante, attire l'attention sur deux caractéristiques discursives des médias sociaux : leur présentisme et le lien intersubjectif qu'induit entre vivants et morts l'entrelacs des énoncés, bouleversant quelque peu notre évaluation du réel et du certain. Ce choc désormais fréquent de la présence numérique d'un mort suggère deux analyses, celle des régimes temporels et celle des régimes de croyance (« Dans quelles circonstances pensons-nous que les choses sont réelles ? », voir Goffman, 1974 : 111). Cet examen rend tangibles des transformations à l'œuvre ; notre sensibilité porte désormais les marques de ce cadre social numérique composite. Les tensions autour de la propriété de la page d'un défunt montrent que la chaîne conversationnelle créée par les réseaux sociaux rend chacun d'entre nous partie prenante des données numériques auxquelles il a pu contribuer ; serait-ce par une simple lecture. Ce débat sur le statut du discours des morts joue un rôle d'attracteur. Il fait venir sur *Facebook* un grand public qui pouvait l'ignorer, l'instituant comme un fait de la vie quotidienne.

Le présentisme

La relation est régie par le présent. François Hartog (2002) nomme présentisme la prééminence du présent dans notre culture. Depuis 50 ans, nous ne savons ni nous projeter dans le futur ni penser l'Histoire, sinon comme patrimoine. Il distingue le présentisme de l'épicurisme. Sur *Facebook*, le présent n'est pas davantage associé à la jouissance de l'instant. Le présent est une représentation, horizontale et synchronique, d'un front, à l'œuvre, ensemble, dans le tri et le partage des événements. Quand la mort disjoint définitivement la relation, le dispositif présentiste se révèle incapable de faire une place au parfait. Le présent prend deux valeurs. D'abord, il exprime l'aspect synchronique sous lequel les choses (actions et états) sont vues, comme si tout se passait en même temps, sans prise en compte de la durée et de la succession, quels que soient la multiplicité et l'éparpillement des acteurs impliqués. En second lieu, le présent donne une représentation continue du cours de vie de chacun. Malgré

les connexions et déconnexions successives, le présent simule un « être là » perpétuel sinon continu. L'attention étonnante portée à la célébration des anniversaires peut être interprétée comme l'affirmation du présent perpétuel (le jour est toujours le même), entérinant néanmoins la succession des années. De ce fait, la représentation de l'énonciation, composée des photos de visages, de toutes les traces (photos, liens, commentaires, jeux) de la participation (aux lectures, aux soirées, aux événements) reste perpétuellement actuelle. Il n'y a point d'achèvement⁹! L'énonciateur défunt est pris dans un oxymoron vie-mort, qui le laisse dans l'actuel mais rend sa mort saillante.

Contrastes baroques

Pleurer une morte, en boîte de nuit

Dès la nouvelle de l'assassinat de Susanna Zetterberg¹⁰, à Paris, les nombreux amis de cette jeune suédoise ont créé une page « Mémoire ». Pour ce faire, ils ont pris des photos de sa page la représentant dans des soirées, le verre à la main. Malgré ce choix inapproprié et par défaut – la jeune fille est morte en sortant d'une discothèque, cette collection renforce le contraste vie mort et crée un pathos intense. La page a rapidement accueilli plus de 1000 messages, sans doute en Europe une des premières manifestations de cette ampleur. Le « je » de l'énonciation continue est performativement transformé en un « ça », une image sur laquelle convergent *ex-voto* et épitaphes. Ce qui est « annoncé », c'est la réaction du front communicationnel à la mort, la transformation de la relation en commémoration par ce collapsus vie-mort.

Trébucher sur un cadavre numérique

Quand un énonciateur a beaucoup publié durant sa vie sur des blogs, des sites et des forums, selon ses participations multiples à des groupes d'intérêt, son décès laisse disponibles de nombreuses pages qui semblent actuelles, tout en n'ayant plus d'auteur. C'est cette expérience que désigne l'expression « trébucher sur un cadavre numérique ». En avril 2009, Patrick M., un homme d'une cinquantaine d'années, meurt brusquement. Chercheur et militant de l'*open source*, actif dans plusieurs milieux (politique, technologique, artistique), il apporte l'exemple d'une présence numérique que personne parmi les proches ne s'est employé à réduire,

⁹ Quand un membre entend supprimer son compte *Facebook*, il se soumet à des épreuves culpabilisantes : « Vous allez manquer à, à... et à... » (avec des photos des proches) ; « Voulez-vous leur laisser un message? ». La suppression de compte est assimilée à un suicide, suggérant que l'on est responsable, durablement, de ce profil digital, comme on est responsable de sa vie et des attachements.

¹⁰ S. Zetterberg a été assassinée le 19 avril 2007 par un faux chauffeur de taxi à la sortie d'une boîte de nuit.

rapprochant, près d'un an après sa mort, un profil au présent (sur *Facebook* et *LinkedIn*) de rubriques nécrologiques au parfait. L'effet déroutant de la page vient des visages associés. Les amis du défunt, comme lui tout sourire, lui demeurent liés sur cette page et apparaissent avec lui. Dans ce dispositif de parution, les amis sont associés en une représentation orphique du commun que nous avons avec les morts. Comme l'écrit Guillemette Faure (21/09/09), « On ne meurt jamais sur *Facebook*. J'ai déjà deux morts parmi mes amis. La semaine dernière, *Facebook* m'a rappelé que c'était l'anniversaire de l'un d'eux ».

Pompes funèbres

Si la procédure de clôture des pages est maintenant établie et connue, l'opération provoque des sentiments ambivalents :

« Le meilleur ami de ma copine s'est tué en moto il y a six mois. Au début ses parents avaient d'autres soucis que *Facebook* et ils n'y connaissent rien. Des amis ont investi sa page, ils mettent des trucs, et c'est glauque, passons. Maintenant, les parents ont compris, ils ont récupéré les mots de passe. Mais ils hésitent. Supprimer sa page, ce serait un peu le tuer une seconde fois. Alors ils gardent la page comme ça. C'est bizarre » (Renaud B., 08/10).

Un autre témoignage pose le problème de l'initiative : « Le 18 mai un de mes amis s'est suicidé. Je suis toujours connecté et j'ai observé sa page. Personne n'intervient. Je ne connais pas sa famille. Son dernier statut reste : "Je m'éclate au ski". Est-ce que c'est à moi de faire quelque chose? Cela me gênerait, cela me gêne aussi de ne rien faire » (Noël R.). Va-t-il devenir tabou de supprimer les données numériques d'un mort, associées au corps? Sur un forum en 2008, une femme demande conseil pour faire fermer le compte de son fils. À l'occasion de son décès, elle a découvert l'existence de *Facebook* et trouve indécent le fait que sa belle-fille, avec laquelle elle est entrée en conflit à ce sujet, continue à faire vivre le défunt : « Pierre aurait aimé ceci, Pierre aurait pensé cela... », l'interpelant au besoin « Pierre, tu nous as manqué hier », invitant ses amis à continuer la conversation. La mère souhaite faire valoir des droits sur cette page et voir cesser le dialogue public macabre. Paradoxalement, elle dit visiter régulièrement la page, seul moyen pour elle de rencontrer ses petits enfants dont ce conflit la sépare. Une vie sociale numérique peut se poursuivre après la mort, posant le défunt comme l'enjeu sentimental d'une présence que l'ont veut accaparer. Ce débat sur la propriété des données numériques, le faire agir numérique, enseigne deux choses : premièrement, de tels cas de conscience font savoir au grand public que, désormais, il faut tenir compte des réseaux sociaux. Oui, cela existe, cela compte pour la société tout entière. C'est un enjeu capital de recrutement, de notoriété, de concentration de la population vers ces sites. Deuxièmement, la maîtrise des données numériques est ordinairement débattue par rapport à la protection de la vie privée. Un horizon de « mort privée » se dessine, plaçant le mort comme acteur de la gestion des coffres-forts numériques, de leur transmission, et instaurant tout un espace d'incertitude, la paire vie-mort troublée par la paire présence-absence.

Une métaphysique de Facebook ?

Une fiction publiée sur le Web¹¹ repose sur une double incertitude : qui est vivant, qui est mort ? Qui sait qui est mort ? La mort non connue est le ressort narratif d'une banale histoire de recherche d'anciens amis de l'école. L'ami qui lance la quête se révélera un tueur plein de rancune à cause d'anciens bizutages. Il remonte le fil des identités, reprend contact, s'introduit chez les victimes, leur extorque leurs identifiants avant de les occire. Puis il maintient dans ce présent actualisé les identités usurpées de Caroline, Christophe ou Fatima, qui continuent à converser avec leurs amis, dont la narratrice, qui sera la dernière victime¹². Tous se manifestent dans le monde digital, tandis que le tueur, en tant que Caroline, Christophe ou Fatima, persiste dans sa sinistre reconstitution d'amitiés, à force de statuts et messages datés et commentés. *Hora certa, mors incerta*. Ce bref thriller met le doigt sur une fragilité des réseaux étendus, l'incertitude sur l'état de vivant ou de mort, question dont la réponse est certaine dans d'autres cadres informationnels et énonciatifs. En 2009, cette incertitude a provoqué des interventions de juristes (article AFP, 2009 ; Gabizon, 2010). Le document de déclaration de décès, à l'usage d'informateurs qui voudraient signaler qu'il faut fermer un profil s'adresse à un « vous » qui n'est pas la personne concernée, un tiers, pas nécessairement un proche, d'où le flou. Les formules de guidage recourent aux éventuels :

- « Adresses associées au compte, qui ont pu être utilisées pour créer le compte » ;
- « Réseaux auxquels la personne aurait pu appartenir, par exemple le réseau de Stanford University » ;
- « URL, adresse Web du profil que vous voulez signaler » ;
- « Preuves du décès : quels sont les éléments qui peuvent vous faire penser que la personne est décédée. Certificat de décès ou articles de presse correspondant » (extraits du formulaire).

Oscillant entre la crainte de déclarations abusives et celle d'une population de fantômes¹³, Facebook fonde la suppression sur la convergence d'indices.

¹¹ La nouvelle « Les comptes Facebook des morts » signée par une certaine S. Meurinier ; pastiche une page Facebook : « Sophie Meurinier, 26 ans, assistante administrative d'une entreprise de prothèses médicales. Études : BTS management des unités commerciales. Groupes préférés : Coldplay, Franz Ferdinand. Sophie est en train de jouer aux Sims 3 (profil, ami). Elle est écrite sur un Wiki, garde la trace de corrections et d'ajouts successifs et est composé de 8 courts chapitres, comme autant d'articles de blog.

¹² Les dernières lignes de la nouvelle sont une invitation éditée par S. Meurinier à « devenir ami ». Après ce nouveau crime qui concerne la narratrice, on sait alors que le tueur agit à partir compte de la défunte.

¹³ « Avant l'été [2009], il arrivait qu'un défunt soit proposé comme "ami" à toute une liste de personnes, dont il partageait soit un centre d'intérêt, un parcours scolaire ou encore des connaissances communes. Pour éviter ces macabres rencontres, Facebook propose depuis quelques mois un formulaire pour avertir qu'un être s'est éteint. Les administrateurs transforment alors son profil en

C'est une résolution relative de l'incertitude. La persistance de documents numériques nous représentant (postés, diffusés, écrits par nous, signés par nous (pétitions) ou parlant de nous au présent) au-delà de notre mort active une fiction macabre au cœur des mythes du *Web* : comme des *bots*¹⁴, nous existons ainsi indépendamment d'une intentionnalité. Qui est légataire des données numériques? Non seulement pour les faire disparaître, mais peut-être pour les faire fructifier? Il est désormais recommandé d'inclure des accès à des mots de passe dans ses dispositions testamentaires et de préciser le traitement de la dépouille numérique (Fitzpatrick, 2010. Faure, 2009). Cette curieuse expérience met à l'épreuve de façon toute théorique une définition de la mort. La métaphysique de *Facebook* (*Ubik* de Philip K. Dick en 1970), (*eXistenZ* de David Cronenberg en 1999), (*Matrix* d'Andy et Lana Wachowski en 1999) permet au grand public de concevoir une question d'importance : quels sont aujourd'hui les composants de la présence subjective?

La dimension des réseaux, leur nature atopique, le flou sur l'authenticité des identités et le fossé entre une vie sur *Facebook* et une vie IRL (*In Real Life*) rendent manifeste le caractère désormais incertain d'états que des systèmes d'information stables nous avaient habitués à juger objectivables. L'étude des façons de traiter l'annonce de la mort avait mis en relief un déni de l'intime, malgré l'intersubjectivité. Le présentisme, l'identité numérique font que le mode d'emploi de clôture d'un compte n'a pas réglé le problème des existences numériques persistantes – les existences imbriquées dans les documents –, que la démographie des réseaux (les morts sont une catégorie en croissance) complexifie de mois en mois. Ainsi vivants, sommes-nous saisis d'une responsabilité sur les morts qui nous transforme en curateurs de leurs données numériques.

« Mémoires dynamiques »¹⁵

Ce dernier développement porte sur les mémoires, examinés selon l'hypothèse que ces pages pourraient constituer des signes d'une recherche morale sur les

"mémorial" si les proches le demandent. Lorsque quelqu'un nous quitte, il ne sort pas de nos mémoires pour autant, ou de notre réseau social », explique le responsable des données personnelles C. Kelly (Gabizon, 2010).

¹⁴ Un *bot* est agent logiciel automatique ou semi-automatique qui interagit avec des serveurs informatiques, un élément robotique de l'internet des objets communicants. Par extension, le terme désigne dans les mondes pervasifs (*Second Life*) des entités anthropomorphes persistantes derrière lesquelles on croit que des êtres humains expriment des intentions (d'action, de relation, d'états).

¹⁵ L'expression, traduction de « *Dynamic shrines* » (McGirt, 2007) désigne les premiers mémoires qui font suite aux crimes en nombre de Virginia Tech. « *Now, Facebook profiles of the deceased victims have been transformed into dynamic shrines, where friends can continue to post messages of sadness and tribute* » (« Maintenant, les profils *Facebook* des victimes défuntes sont devenus des mémoires dynamiques, où leurs amis peuvent continuer à déposer des messages de tristesse et d'hommage »).

façons de vivre ensemble dans un monde globalisé et précaire. Cette fonction symbolique est, du point de vue des fondateurs de *Facebook*, une vocation des réseaux sociaux, qui sont censés apporter une compréhension du monde et donner éventuellement les moyens d'une action collective réparatrice face aux menaces et aux catastrophes. Les commémorations signifient la mort par la dimension symbolique et imaginaire du recueillement, du témoignage, de l'hommage. Cette sémiologie du deuil conduit les individus du ressenti intime à la lutte réparatrice. Les signes de l'émotion permettent l'investissement psychique. Ils sont des attracteurs des liens sociaux. La page permet de rassembler. Elle accumule informations et commentaires. Les morts en nombre sont un pattern de base qui illustre la notion d'espace public numérique : une page d'inscription de débats et de projets ; un public, c'est-à-dire des individus liés par une communauté de culture, de ressenti, d'intérêt, placés dans un cadre symbolique (de langue, de valeurs) qu'une question commune rapproche autour d'une nécessité d'interprétation et d'action. Les catastrophes naturelles et les attentats sont les premiers motifs de telles manifestations qui rassemblent synchroniquement des milliers d'individus. Convertissant l'émotion personnelle en cause, ces pages sont un éducateur à une capacité d'action commune que les conditions contemporaines reconfigurent : diaspora, globalisation, différences culturelles, différences d'accès à l'information, capacité de veille, d'exploration et d'interprétation. Une nouvelle façon de prendre soin les uns des autres se dessine, à distance, par l'écrit et l'image, en collectif.

« Donner sens à un monde temporairement devenu fou »

Facebook entretient avec la mort un lien consubstantiel. En septembre 2006, Carolyn Abram, porte-parole de Marc Zuckerberg, annonce l'ouverture de *Facebook* au grand public. Réseau prototypé pour quelques milliers d'étudiants américains, *Facebook* décide d'étendre ses ambitions et « veut aider les gens à comprendre leur monde ». Dans cette conquête napoléonienne des réseaux sociaux, la victoire est acquise avant même la bataille. *Facebook* a le génie de se positionner comme une entreprise d'interprétation d'un monde globalisé, capable d'accueillir un public impliqué par ses énigmes. En avril 2007 survient la fusillade de *Virginia Tech*¹⁶. Les journalistes se tournent vers *Facebook* pour trouver des images et des informations sur les étudiants assassinés. Cette fouille qui aboutit à la représentation dans les médias du campus animé, des liens festifs entre les victimes, des images de leur quotidien, crée une publicité massive, issue de ce puissant oxymoron vie mort. C'est à ce moment précis, qui mêle *pathos*, tragédie et enquête intime, que *Facebook* amorce sa croissance exponentielle, faisant la démonstration de la pragmatique des réseaux sociaux : informer, vérifier, défendre, expliquer, impliquer, agir. *Facebook* se constitue en source d'informations personnelles publicisées, en support pour l'expression des émotions et des

¹⁶ Cette fusillade fait 33 victimes, dont le tueur Cho Seung-Hui, et 29 blessés.

témoignages mémoriels, en organisateur (des obsèques, des actions réparatrices, des enquêtes). C'est un collectif *Facebook*, un *global group*, qui démontrera, par un *crowdsourcing*¹⁷ très rapide, la fausseté des allégations faisant d'Emily Hilscher, la première victime, l'amie du tueur. Aux yeux d'Ellen McGirt (2007), cette quête collective de vérité, cette vigilance critique sont l'énoncé d'une « nouvelle norme de l'âge digital ». Alors qu'un groupe religieux, la *wbc* (*Westboro Baptist Church*), occupe le campus pour répandre l'idée que cet attentat est une manifestation de la colère de Dieu contre l'homosexualité, un *global group Facebook*, *Stop Fred Helps*, fait lever l'occupation par une pétition spectaculaire demandant que ce deuil se fasse en paix. Autour de cet événement originel, les groupes s'attachent au deuil des jeunes gens ou au débat violent sur l'étiologie de la fusillade. Une sémiotique complexe mêle le deuil, la fragilité de la vie, la lutte et la réparation. Cet entrelacs explique les transformations de l'annonce de mort – bien éloignée des billets de l'« avertisseur » rural (Claustres, Pinton, 1997)¹⁸. L'annonce ne convie pas aux obsèques, elle témoigne que la mort violente révèle toujours une cause méritant enquête, explication, réparation. Le projet affirmé de *Facebook*, aider les gens à comprendre leur monde et, ajoute Ellen McGirt (2007), « donner du sens à un monde temporairement devenu fou », trouve un épanouissement tout particulier, une sorte de *sponsoring* symbolique, dans les risques majeurs, crimes, catastrophes.

Deuils mondialisés

Dans cette version extensive du faire-part, l'annonce des morts en nombre scénographie deux états : la sidération d'une part, la réparation d'autre part. Le motif de création de la page est la brutalité et la radicalité d'un événement imprévisible : les catastrophes aériennes (en 2009, vols Yémen Comores, Rio-Paris, Newark-Buffalo ; en 2010, vols Varsovie-Smolensk, Tripoli-Johannesburg, Beyrouth-Ethiopie, Dubaï-Mangalore), les catastrophes naturelles (en 2010, tremblement de terre en Haïti, tempête Xynthia, inondations au Pakistan), les catastrophes industrielles (BP dans le golfe du Mexique), les attentats terroristes (Mumbai, 2008, Jakarta, 2009), les fusillades (pour 2009 et 2008, Winnenden, université d'Arkansas, Kauhajoki en Finlande, *Northern Illinois University*) trouvent immédiatement une forme sur *Facebook*. Hommage, pensée collective à distance, la cérémonie de la globalisation réunit des humains dispersés et différents autour d'une grande émotion. Mais très vite ce rassemblement organise un fil d'information. La page testimoniale se transforme en *global group* voire en *class*

¹⁷ Recherche d'information fondée sur le recours à des masses de contributeurs à même de réunir et de valider des données impossibles à réunir par d'autres voies.

¹⁸ H. Clastres et S. Pinton (1997 : 355) décrivent la fonction d'avertisseurs, une charge pour des gens modestes, encore en usage en Normandie. Elle consiste à porter, à pied, un papillon annonçant un décès et conviant aux obsèques, dans tous les villages à la ronde, et dans un périmètre d'autant plus vaste que le défunt est important, sans préjuger de l'envoi postal de faire-part : « Quand ils voient le papier à la main, qui donc est décédé, disent-ils? ».

action qui critique la lenteur de l'enquête, s'alarme de l'incurie des pouvoirs publics, s'inquiète des contre-influences lobbyistes qui freinent la clarification de l'événement. Bien sûr l'intensité est toute relative : très forte dans les jours ou les mois qui suivent, la publication peut s'éteindre ou virer vers un nouvel objet. La page de Winnenden est vite devenue un lieu de discussion sur Winnenden et accueille des initiatives (rencontres, associations, fêtes). Elle a retrouvé temporairement sa vocation au moment de l'anniversaire de l'attentat, le 12 mars. La sidération est la base émotionnelle qui permet le rassemblement. La mort, objet émotionnel, religieux et métaphysique, acquiert une force symbolique particulière. Sa célébration est un ferment politique citoyen qui lie des victimes, des journalistes, des observateurs, et produit un public d'acteurs engagés dans l'action collective.

La diaspora des morts

Une autre catégorie de pages, plus récente, s'apparente à une cartographie. Les familles diasporiques ouvrent une page pour célébrer un aïeul. Des messages venus du monde entier s'accumulent pour louer le défunt. Ces pages sont publiques. De sorte que chaque membre de la famille dispersée s'agrège à ce mapping des cousinages dispersés dans tous les continents, symbolisant, autour de la mort, une image globale de la famille cosmopolite. Nadine Fresco (1981) appelle « diaspora des cendres » la souffrance des cadets de familles juives persécutées, subissant la forclusion de l'existence même des aînés morts dans les camps, mort décelée intuitivement aux sanglots étouffés des parents, aux silences lourds de culpabilité désespérante. Eh bien, sur *Facebook*, les morts ne demeurent pas enfouies, toutes deviennent des causes autour desquelles se réunir. De nombreuses pages utilisent le présentisme de *Facebook* pour maintenir à flot le souvenir de morts dispersés, en regroupant les photos dans des pages mémorielles thématiques (par maladies, âge, accidents de voiture, suicides, accidents de sport, l'armée, combat) en un infini *crowdsourcing*. En général, ces pages sont créées par un proche. Certaines pages n'ont qu'un participant : « Je t'en veux, Christian, d'être parti si vite et de m'avoir laissée seule », écrit la jeune amie d'un aviateur mort, confiant ce fragile mausolée numérique à la compassion du grand public. Elles organisent le témoignage, le partage, les solidarités. Comme l'ont fait depuis plus de dix ans les newsletters associatives. Avec un trait nouveau, la prégnance des photos. La vulnérabilité des visages nous lie à eux, nous en rend responsables. La symbolique de ces rassemblements autour de collections de photos est une « expérience du visage » (Levinas, 1961), une saisie de l'altérité par la vulnérabilité, la part exposée, la peau, le buste. La force de ces visages confrontés, vivants et morts, est, si l'on suit Emmanuel Levinas, une voie pour s'extraire, accéder à l'autre et ouvrir par cette voie un chemin vers l'expérience et la connaissance. Le visage de l'autre fait effraction en moi, me destitue, me dérange. De l'autre, voyant son visage, je deviens responsable.

La collection de centaines de photos de bébés morts d'une même maladie génétique, commentées par les parents, représente un changement d'échelle. Le deuil intime, dont on a vu ci-dessus l'insatisfaisante expression, est ici dilaté en sa forme géante : collective, itérative, saturante. Cette mort ne peut plus être dispersée parmi d'autres. La concentration, l'intensité émotionnelle déplacent ces morts privées. Elles sont réinvesties comme une cause. Les images des bébés changent de statut. D'objets regardés, ils sont transformés en acteurs, attracteurs, avec leurs parents, d'un rassemblement numérique qui prépare réparation et action globale. Leurs visages que rien ne liait à nos vies deviennent, au hasard des promenades, les protégés d'un public indéfini, un immense cimetière.

Le cimetière des visages

Il apparaît que deux voies convergent pour expliquer le caractère nodal de la représentation de la mort : le lien entre deuil et cause commune d'une part, le lien entre collection de visages et responsabilité éthique d'autre part. De la sidération à la réparation, les catastrophes mènent du pathos à l'action ; à cet égard, la représentation de mort, de nos morts, de ces morts, fait partie des *Commons* numériques, un patrimoine dans lequel une large communauté puise et trouve des ressources pour penser et agir. Les visages des morts collectionnés et cultivés sur *Facebook* sont un *memento mori* contemporain et une *vanitas* qui rappellent que des catastrophes menacent, et que leur radicalité (leur force, leur dimension, leur sens) affecte notre futur, d'autant plus que nous commettrions l'erreur de la sous-estimer. Ils sont aussi l'emblème d'une responsabilité acceptée, une « interpellation éthique du face-à-face » (Depraz, Corcuff, 1995). Selon cette lecture, la représentation de la mort fait partie des cadres d'expérience dont les réseaux virtuels ont besoin pour s'éduquer à une forme de vivre ensemble dans un monde incertain (Morin, 2004).

Conclusion

Que nous apprennent ces façons de dire la mort, à propos d'un media social dont la fréquentation, en masse et en diversité, est aussi significative ? Le deuil intime ne se dit que par litote, atténuation, allusion, avec des échecs et des discordances. Les deuils de fait, ces confrontations brutales avec le discours au présent des morts, sont une monstration brute de ce qu'est un être numérique. Il vient troubler notre représentation de l'autre, présent, existant, vivant. Un nouvel et étrange acteur, qui garde une puissance pragmatique. Ces maladresses et quiproquos douloureux ont deux efficacités. D'abord, c'est un cas particulier mais universel qui laisse voir, en travail, le processus de recherche des bonnes et meilleures façons de poser les relations à distance, un savoir-faire bien nécessaire qui accompagne la structuration symbolique de la société digitale. Celle-ci repose sur de petits

mondes cohésifs, mais aussi sur de très vagues relations que l'on accepte dans son réseau par stratégie de capitalisation numérique. Oser s'adresser à cette foule, en tant qu'humain entier, exposé, sensible et raisonnant, valide le modèle d'une société digitale globale, plastique et mobile, et cependant humanisée. Promu par Facebook comme un contrepoids au modèle d'obscur automatisme de Google, il impose un investissement de chair humaine, du discours, de l'interaction, des dysphories communicationnelles qui fabriquent de l'élucidation, en discours, et animent sans relâche le front communicationnel. Il y aura bientôt – il y a sans doute déjà – une Nadine de Rothschild numérique en train de rédiger un manuel pour gens digitaux bien élevés. Ensuite ils rendent saillant un débat en train de prendre forme, qui concerne la maîtrise du patrimoine digital, la *Data Bank* que représente la production d'un être, vivant ou mort. Querelles et rivalités ravivent la question des coffres-forts numériques et du cryptage, traitée, pour les vivants, dans le champ du respect de la vie privée, pour les morts, par le droit de regard, de propriété, d'exploitation, du capital symbolique que constituent les discours et les visages des morts. Comme une chaîne d'ancêtres, ceux-ci sont pris définitivement dans le substrat conversationnel. Les couper, c'est les tuer, c'est aussi forclure des arguments en cours dans un monde présentiel. C'est couper quelque chose des vivants. Une industrie du mort numérique est en place (Parr, 2010). Elle rejoint l'industrie du « mémorial dynamique ». Le mort, acteur et attracteur, est le ciment de causes, une forme d'action collective qui semble bien connue, mais opère un changement d'échelle. Ce n'est pas la première fois que le mort est acteur tangible.

« Il y a un usage symbolique du corps – dans le sens funéraire du terme – à Act Up-Paris : le *die-in*, technique de manifestation par laquelle les militants, allongés, immobiles, signifient l'hécatombe, suffirait à lui seul à témoigner de l'intégration dans le répertoire d'action de l'association d'une mise en scène d'un corps sans vie et/ou des objets funéraires qui lui sont traditionnellement associés (ainsi, des croix et des cercueils lors de "Journées du désespoir", un corbillard lors d'une manifestation pour le droit des étrangers malades, des urnes funéraires pour la journée mondiale de lutte contre le sida, des cendres dans un zap à l'Agence du Médicament, etc.) » (Patouillard, 2002).

Qu'apportent de différent les mémoriaux numériques ? Leur capacité à associer reflète le modèle Téléthon, la transformation en cause vécue et personnelle de faits qui étaient ignorés ou indifférents peu avant. On sait aussi que c'est ce modèle qui a inspiré la campagne numérique et de terrain de Barack Obama. À partir d'août 2008, après avoir subi des attaques sévères sur sa personne, il inverse la dynamique communicationnelle confiant l'enjeu de sa réussite à la population des États-Unis comme une cause collective, empathique et rationnelle, les forces étant dans la population et non plus en lui. Mais le réseau social apporte deux autres dimensions conjointes, l'échelle spatiale (potentiellement le monde), l'échelle temporelle. La disponibilité durable de ces mémoriaux et des contributions permet de relancer par épisodes des campagnes en remobilisant un public de masse. Alliant dans un même présentisme morts en synchronie (catastrophes et attentats) et en diachronie (par séries longues), ces mémoriaux donnent aux morts un rôle de déclenchement du pathos et de la réparation. Ils

impliquent de ce fait le développement et la normalisation du *lobby* des morts digitaux et de leurs supporters. Il faut noter qu'à la différence des *die-in*, ces mémoriaux sont sans ironie, sans transgression volontaire. Ils donnent le premier rôle aux catastrophes naturelles et à leurs victimes, se situant dans la tradition de représentation d'une nature blessée dont la colère est une alerte. Cette humanité souffrante n'offre pas de place aux conflits politiques, aux oppositions nord-sud, aux situations de domination sociale ou économique. Une innocence apparente qui ne peut qu'inquiéter à propos de la neutralité des réseaux sociaux. Elle peut ajouter un bras non armé et digital au modèle humanitaire du *pathos* et de la réparation. Condoleezza Rice aurait qualifié le Tsunami de « merveilleuse occasion »¹⁹ pour mettre un pied américain en Asie du Sud-est. Elle peut aussi être l'atelier géant où se prépare la connexion effective entre réseaux sociaux digitaux et réseaux d'influence. Ce serait la mise en œuvre numérique sur des réseaux sociaux de GONG (Global non-governmental Organizations) qui utilisent les grandes causes, le développement durable, le climat, les ressources naturelles, les normes et valeurs sociales, rapportés au droit des victimes, pour mettre en œuvre, de l'intérieur de la société, des actions au service de politiques gouvernementales. Les morts sont l'entité qui donne sens à ce lien entre *pathos* et action. Facebook commence à faire travailler les morts et la mort, l'exploitation de leur capital numérique entrant dans les jeux de force. Il importe donc que soient aménagés le faire parler et le faire agir des données numériques, en particulier celles de la masse des morts car « le monde est fait de plus de morts que de vivants »²⁰. Les mémoriaux sur les réseaux sociaux sont une exposition, un « appareil expressif », faisant émerger des curateurs d'un genre particulier; curateurs agençant les données, en prenant soin au-delà de la mort de leurs auteurs, leur donnant inlassablement du sens. Le curateur d'une exposition permet que chaque visiteur donne sens aux œuvres, grâce à leur mise en contexte.

L'effacement progressif de l'expression « *Web design* » au profit de « *Web curating* » marque une nouvelle étape de l'économie de la contribution. De la production à l'agencement, de l'interprétation à l'émotion, la valeur des documents va dépendre de la persistance d'un système auctorial (auteurs, diffuseurs, lecteurs, gloseurs, curateurs). Le *Web curating*, dont les pages commémorant les deuils sont de premiers essais, commence à s'employer à un maintien du sens, au-delà de l'effacement de l'auteur et de la garantie, par son identité propre d'être vivant, de la valeur de ce qui est dit. Le *design* des émotions (le deuil, la commémoration, le droit des victimes) apporte la garantie de notre appartenance à la communauté humaine, par la compassion. Le travail collectif autour de l'annonce de mort, du partage des deuils, des réactions aux catastrophes, témoigne de cet engagement

¹⁹ *Commons Dream*, « Asia's tsunami disaster provided a "wonderful opportunity" for the United States to show compassion with relief efforts that reaped "great dividends" on the diplomatic front, Secretary of State-designate Condoleezza Rice said » (18/01/2005). Voir : <http://www.common-dreams.org/headlines05/0118-08.htm>.

²⁰ A. Comte, cité par P.-E. Dauzat, in : Goody J. (1996 : 148).

collectif autour d'une « *aisthesis* digitale », esthétique, sensation, sensibilité qui agit en retour en faveur d'un sens durable de nos nouveaux capitaux documentaires. Les annonces de mort concernent donc le cœur de nos pratiques numériques, comme pratiques culturelles, comme pratiques documentaires, comme pratiques émotionnelles. Elles font partie de notre cadre contemporain, qui, après une courte phase de virtualisation, multiplie les objets hybrides mêlant l'immatériel et l'émotionnel, le code et l'atome, le singulier et l'universel.

Références

- Abram C., 2006, « Welcome to Facebook, everyone ». Accès : <http://blog.facebook.com/blog.php?post=2210227130>.
- AFP, 2009, « Les morts aussi ont droit à leur page Facebook », 28 oct. Accès : <http://www.france24.com/fr/20091028-morts-ont-droit-leurs-pages-facebook>.
- Allard L., 2005, « Express yourself 2.0! Blogs, podcasts, fansubbing, mashups... De quelques agrégats technoculturels à l'âge de l'expressivisme généralisé », *Réseau del*. Accès : <http://certop.fr/DEL/spip.php?article723>
- éd., 2007, « 2.0? Culture numérique, Cultures expressives », *Médiamorphoses*, 21.
- 2008, « Pourquoi sommes-nous si impudiques? », *InternetActu*. Accès : <http://www.internetactu.net/2008/10/06/pourquoi-sommes-nous->
- Anonyme*, « Découvrez la date de votre mort. Les années qu'on a vécues conservent l'information sur la date de notre mort ». Accès : <http://vdyrochku.com/mort/index2.html>
- Bauman Z., 2002, *La société assiégée*, trad. de l'anglais par Ch. Rosson, Rodez, Éd. Le Rouergue, 2005.
- Benjamin W., 1931, « Petite histoire de la photographie », trad. de l'allemand par A. Gunther, *Études photographiques* 1, pp. 6-39, 1996.
- Benveniste E., 1966, *Problèmes de linguistique générale* 1, Paris, Gallimard.
- Besnier J.-M., 2009, *Demain les post-humains*, Paris, Hachette.
- Bloch M., 2010, « Vous n'êtes jamais vraiment mort sur Facebook », 6 août. Accès : http://www.lemonde.fr/technologies/article/2010/08/06/vous-n-etes-jamais-vraiment-mort-sur-facebook_1396278_651865.html#xtor=AL-32280258
- Boyd D., Marwick A., 2009, « The Conundrum of Visibility », *Convergence*, 3, pp. 410-414.
- Cardon D., éd., 2008, « Réseaux sociaux de l'internet », *Réseaux*, 152.
- 2008, « Essai sur le design de la visibilité », *InternetActu*. Accès : <http://www.internetactu.net/2008/02/01/le-design-de-la-visib>
- Casilli A., 2010, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Clastres H., Pinton S., 1997, « La tournée des voisins, l'annonce du décès en Basse-Normandie », pp. 343-360, in : Fabre D., éd., *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éd. Maison des sciences de l'homme.

- Corcuff P., Depraz N., 1995, *Vers une sociologie de l'interpellation éthique dans le face-à-face. Le cas des relations infirmières/malades et agents de l'anpe/chômeurs*, GSPM-EHESS (document de travail).
- De la Porte X., 2009, « Et si on se déconnectait ? », *Place de la toile*. Accès : <http://www.internetactu.net/2009/01/26/place-de-la-toile-et->
- Ertzscheid O., 2009, « L'homme est un document comme les autres », *Archives ouvertes sic du ccscd*. Accès : <http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/37/74/57/PDF/articled>
- Fresco N., 1981, « La diaspora des cendres », *Revue française de psychanalyse*, 24, pp. 205-220.
- Decugis G., 2010, « L'ère des curateurs aurait-elle sonné ? », 26 nov. Accès : <http://owni.fr/2010/11/26/1%E2%80%99ere-des-%E2%80%9Ccurateurs%E2%80%9D-aurait-elle-sonne/>
- Faure G., « Qu'est-ce qui arrive aux comptes Facebook après la mort ? », *Rue 89*. Accès : <http://www.rue89.com/et-pourtant/2009/01/21/quest-ce-qui-arrive-aux-comptes-facebook-apres-la-mort>
- Fitzpatrick J., 2010, « What should I do about my virtual life after death ? », 20 août. Accès : <http://lifehacker.com/5617683/>
- Gabizon C., 2010, « La vie sur le net est-elle éternelle ? », *Le Figaro*, 22 janv. Accès : « <http://www.lefigaro.fr/web/2010/01/22/01022-20100122ARTFIG00014-la-vie-sur-le-net-est-elle-eternelle-.php> »
- Goffman E., 1974, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par I. Joseph, M. Darteville et P. Joseph, Paris, Éd. de Minuit, 1991.
- Goody J., 1996, *L'homme, l'écriture et la mort. Entretiens avec Pierre-Emmanuel Dauzat*, Paris, Éd. Les Belles Lettres.
- Hartog F., 2002, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Huyghe P.-D., 2009, *Modernes sans modernité. Éloge des mondes sans style*, Paris, Éd. Lignes.
- Julien L., 2009, « Même mort, Facebook conservera votre profil », 28 oct. Accès : <http://www.numerama.com/magazine/14378-meme-mort-facebook-conservera-votre-profil.html>
- Levinas E., 1961, *Totalité et infini*, La Haye, M. Nijhoff.
- Lessig L., 1998, « *The Architecture of Privacy* », Texte présenté à la conférence Taiwan Net'98 à Taipei (mars). Accès : http://cyber.law.harvard.edu/works/lessig/architecture_priv.pdf
- 2009, « Culture libre. Comment les média utilisent la technologie et la loi pour confisquer la culture et contrôler la créativité » (en téléchargement sous licence créative Commons sur le site [fr:readwriteweb.com](http://readwriteweb.com). Traduction de *Free Culture*, 2004, en licence créative Commons).
- Maurinier S., 2009, « Les comptes Facebook des morts », *Wiki de la désencyclopédie*. Accès : http://desencyclopedia.wikia.com/wiki/Les_comptes_Facebook_des_morts

- McGirt E., 2007, « Facebook and Virginia Tech, a new normal », 23 avr. Accès : <http://www.fastcompany.com/blog/ellen-mcgirt/innovation-wednesday/facebook-and-virginia-tech-new-normal>
- Morin E., 2004, *Éthique pour un monde incertain*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Parr B., 2010, « Digitally honor the Memory of a loved one with 1000Memories », 26 août. Accès : http://mashable.com/2010/08/25/1000memories/?utm_source=feedburner&utm_medium=feed&utm_campaign=Feed%3A+Mashable+%28Mashable%29&utm_content=Google+Reader
- Patouillard V., 2002, « Le corps comme outil militant à Act-up », *EcoRev. Revue critique d'écologie politique*, 4. Accès : <http://biblioweb.samizdat.net/article43.html>
- Perriault J., 1989, *La logique de l'usage, essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.